

L'écho des tambours

Lucy Pagé

Numéro 70, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pagé, L. (2005). L'écho des tambours. *Brèves littéraires*, (70), 43–47.

LUCY PAGÉ

L'écho des tambours

Prix Brèves littéraires - poésie

Ton corps bat au cœur de l'envie stérile et ton rêve éventré l'assure. Incorporelle, tu savoures l'appétence du temps. Agenouillée à ses pieds, tu déclines que le fer rougi pénètre le temple de l'oubli. Le vélum, une fois de plus, sera sacrifié. Une flamme, toute petite, y dépose inlassablement de grisâtres volutes. De minuscules escarbilles de houille. Une fois de plus, tu seras déchirée. Et tu ne veux plus, plus jamais, entendre parler de féralies.

Au loin, en transe, les tambours s'étreignent.

Dehors, sous un ciel orgastique, des larmes torrentielles. Pourquoi, dis-moi, l'amour exhale la haine ? Et que les fleuves assainissent les souffles qu'ils abreuvent ? Je ne reconnais plus ceux qui, hier, levaient les mains, leurs doigts formant un « V ». Ils ont mis au rebut tous les vinyles qui les faisaient danser. Maintenant, leurs descendants se disputent chaque pouce d'une terre empoisonnée.

L'écho des peaux résonne dans ma tête.

Et je m'allonge, à côté de l'infinitesimal, dans le bien-être de cette alcôve dont les murs furent, autrefois, badigeonnés d'une provençale lumière. Posée là sur la table où jadis j'écrivais, là, sous la seule fenêtre, la bergamote étire son parfum. Par elle se déploient un tas de réminiscences. Le fruit, capiteux, réveille le sens perdu des tableaux, restaure le vernis lézardé des syllabes, l'évanescence de cette pièce. J'extirpe de cette essence une partie de nous. La peur a, enfin, déserté le cérémonial de nos trop-pleins de passion. Depuis longtemps, j'ai appris tous azimuts à me défendre contre le désir de lacérer toutes ces toiles laissées en gages d'adieu. Ces toiles où nous pouvions voir, naguère, la muse que j'étais. L'égérie offerte sans retenue à ton regard inquisiteur.

Près de la poire, *Novecento : pianiste**.

* Alessandro Baricco

Et tout près du silence et de la lumière, je me retrouve confrontée à ce que je serais devenue si vous aviez écouté le vagissement de mon âme. Ces petits cris qui ont fait écho à plus d'un écho, puisés ici et là dans le souvenir des livres. Et voici ma voix près de la sienne ; je renoue avec le rythme, avec l'odeur de cette autre, dans ses vers laissés pour compte dont je me suis approprié le sens. Là, dans cette pièce enfumée, sa petitesse de femme rejoint, une fois de plus, la mienne.

Endeuillée, une voix se cambre dans l'infortune du temps.

L'humus se lovant dans le dos, nous nous berçons de ce son sourd qui endort la nuit après la nuit quand tout se perd à l'orée du temps. Temps défiant, temps édifiant, tranquillité et insouciance. Ce temps d'avant le temps. Ce temps immortel, étreignant nouveaux-nés et vieillards. Boucles inlassables. Peurs indomptables, malgré tout. Le temps ne glace plus nos os décalcifiés et pourtant, nous espérons plus que le dernier souffle, malgré tout.

Nous expirons à tous vents l'azote qui nous fleurit.